

Le fait de la semaine

Faire face et combattre le



Yvan, accompagné de son fils aîné, Erwan, a connu une période très compliquée dans sa vie. Soutenu par ses proches, il a relevé la tête et va mieux aujourd'hui.

En France, un exploitant agricole se donne la mort tous les deux jours. Mais qu'est-ce qui les pousse à commettre cet acte terrible ? Comment sortir la tête de l'eau ? Yvan, agriculteur depuis plus de 20 ans dans un village de Félines a connu une période où il n'allait pas bien, où il a voulu tout arrêter. Avec le soutien de ses proches et de l'association Solidarité paysans, il a repris goût à la vie. Entre honte, détresse et nouveau souffle, il raconte comment il s'en est sorti.

■ « Je trouvais Yvan tellement déprimé, tout le temps sur la défensive. Il disait sans arrêt que rien n'allait, qu'il allait vendre. À un moment donné, j'ai eu peur. Peur d'être veuve et que mes fils soient orphelins de leur père. Je lui ai dit : "voilà ce que j'ai fait". » Ce qu'a fait Fabienne, c'est prendre son téléphone et appeler l'association Solidarité paysans. Elle a passé « une bonne heure » en ligne et expliqué la situation de son mari. Yvan a alors pris son téléphone à lui et appelé à son tour. « Sans cet appel, je subirais peut-être encore », reconnaît-il.

Ce coup de fil salvateur date d'il y a 4 ans. « J'avais des problèmes financiers, je travaillais beaucoup, j'avais pas mal de soucis et pas d'argent », se souvient-il. Il ruminait dans son coin. Devenait invivable pour sa famille. Impossible pour lui de parler de ses problèmes

à ses voisins agriculteurs. Le mal-être, « ce n'est pas quelque chose qu'on raconte. Par honte. On parle des vaches, de la production, des bâtiments... » Mais pas des vrais problèmes. De la santé, des finances.

« J'ai vraiment trois gamins super »

Yvan a lancé son activité « le 1^{er} janvier 2000 » et s'est agrandi en 2005 en reprenant l'exploitation d'un voisin. Il fait partie de ce qu'on appelle les installations hors cadre familial. « J'ai toujours voulu faire agriculteur, explique-t-il. Je suis né dedans avec mon père qui avait une production laitière, cessée en 86-87. Quand j'étais gamin, je passais mes étés à aider les voisins. » Il est donc logique qu'il se soit lancé lui aussi dans une

production laitière, bio, avec une cinquantaine de vaches. « Je fais aussi de l'herbe, des céréales et un petit peu de maïs ». Le tout, sur 45 hectares. « Il m'en faudrait dix de plus pour plus d'autonomie. »

Cette superficie ne lui permet pas de travailler avec un salarié. Il est seul la plupart du temps. Sauf quand ses enfants viennent lui donner un coup de main. « Mathias, mon deuxième, est en apprentissage avec moi depuis un an et Erwan, l'aîné, m'aide un peu en ce moment. » Ses trois enfants et son épouse sont sa bouffée d'oxygène. « J'ai vraiment trois gamins super, qui ne restent pas toute la journée devant la télé ou leur téléphone. » Silence. Les larmes montent.

Sous ses airs un peu bourrus, Yvan a un grand cœur. Il n'a pas peur de se dévoiler. De montrer ses failles. Il faut dire qu'il revient de

loin. « Tout arrêter ? Bien sûr que j'y ai pensé. Mais pour faire quoi ? Pour aller à l'usine, finir à 18 heures et ne rien faire le week-end ? Non. » Lorsqu'il n'allait pas bien, qu'il était en train de se noyer, le père de famille a pensé tout quitter. Et pas seulement son métier. La vie entière. Il y a quelques jours, non loin de chez lui, un agriculteur s'est ôté la vie. « Je comprends ceux qui en arrivent à se suicider, à force de pousser... J'y ai déjà pensé, mais c'est un cadeau empoisonné pour ceux qui restent. » Nouveau silence. Il se tourne vers son fils Erwan, sur le canapé familial. L'aveu est dur. « On travaille comme des fous, on a toujours autant d'emmerdes et pas d'argent », souffle-t-il.

Pour remonter la pente et s'éloigner de ses idées noires, il a pu compter sur le soutien de Fabienne. « Elle m'a toujours aidé, soutenu. »

Mais aussi sur l'association Solidarité paysans. « Ça me permet de parler, d'échanger, de faire des formations, d'être reboosté ! » Avec eux, il ne se sent pas jugé. Il est en confiance. Il a retrouvé confiance.

« J'y ai déjà pensé, mais c'est un cadeau empoisonné »

À tel point que depuis trois ans, il s'octroie une semaine de vacances par an avec sa femme. « Les deux grands me remplacent », précise-t-il. Cette année, ils sont partis après les moissons, aux alentours du 15 août. Une semaine dont ils se souviendront tous les deux. « Pour la première fois, ça s'est bien passé, s'accordent-ils à dire. Si on avait pu rester un jour ou

deux de plus, j'aurais bien prolongé », ajoute Yvan qui reconnaît « avoir du mal à couper » car « tout le temps joignable ». Et puis « les vaches me manquent ».

Aujourd'hui, l'homme de 45 ans va mieux. « Il y a des hauts et des bas, comme tout le monde. » Les bas sont parfois difficiles, surtout lorsqu'ils touchent le côté financier. « Il faut toujours acheter quelque chose, c'est démoralisant. J'estime que je ne suis pas quelqu'un de dépensier, je fais des achats uniquement quand je n'ai pas le choix. En fait, tout arrive en même temps. Les charges augmentent, le lait bio ne vaut rien... »

Heureusement, il lui reste du positif, notamment les « promenades familiales » où tout le monde embarque pour aller chercher les vaches. En se serrant les coudes. Toujours.

Le fait de la semaine

mal-être des agriculteurs

Soucis financiers, psychologiques, reconversions... Des solutions existent

■ La chambre d'agriculture de la Haute-Loire pilote, depuis une dizaine d'années, une cellule départementale. Son objectif : détecter les exploitations et exploitants qui auraient besoin d'aide. Avec la Direction départementale des territoires (DDT), les services sociaux de la Mutualité sociale agricole (MSA), les services sociaux du département et le Cerfrance, tout est mis en place pour leur venir en aide.

Mais comment détecte-t-on ces exploitations fragilisées quand on sait que les agriculteurs parlent peu de leurs soucis ? « On fonctionne par bouche-à-oreille, avec les visites des conseillers techniques, on a des appels... », liste Landry Marsaud, conseiller exploitations fragilisées à la chambre d'agriculture.



Il existe de nombreuses solutions pour venir en aide aux agriculteurs dans la difficulté. (PHOTO D'ILLUSTRATION : T. JOUHANNAUD)

« On suit une quarantaine de personnes chaque année »

Tous ces acteurs préfèrent que la démarche vienne des agriculteurs eux-mêmes. « C'est bien quand ce sont eux car quand c'est nous qui venons toquer à leur

porte, en général ils ne sont pas prêts à passer le cap », reconnaît-il.

Une fois ce fameux cap passé, c'est une mécanique qui se met en place et une palette d'aides qui s'ouvre. Difficultés techniques, financières, aide psychologique, au répit, soucis de santé, personnels... À chaque problème une solution sera

trouvée. « La première rencontre, dès qu'on peut, on la fait en binôme avec un travailleur social de la MSA », explique le conseiller de la chambre.

Plusieurs fois par an, des rendez-vous ont lieu pour faire le point sur la situation. « On suit une quarantaine de personnes chaque année. Ce chiffre est stable.

On accompagne vraiment tout type de production, des grosses comme des petites. » L'âge moyen est d'environ 50 ans et les problèmes les plus représentés sont « les soucis informatiques et le suivi administratif ». En France, pays friand de la paperasse, difficile de suivre lorsque les règles changent ou que tout (ou

presque) doit se faire sur internet.

La chambre, comme toutes les autres institutions, a un désir : « que les situations s'arrangent ». Mais également éviter les drames. « Des tentatives de suicide, il y en a forcément de la part de personnes que l'on n'a jamais vu, d'autres que l'on suit. On essaye tou-

jours de réparer la situation. » Ici, on fait du cas par cas. La situation de Michel ne sera pas forcément applicable à René. C'est une réalité et tout le monde l'a bien compris. Une fois par trimestre, tous les acteurs de la cellule se réunissent. L'objectif, « voir ce que chacun peut apporter comme solution ». Aides bancaires, mise en place d'un suivi psychologique ou même reconversion, tout est possible.

La reconversion possible

« Nous, on peut accompagner vers la reconversion », indique Landry Marsaud. Une solution « avant d'arriver à des situations extrêmes ». Une formation existe en Haute-Loire. « Elle se déroule sur quatre jours avec un psychologue, un conseiller juridique, la DDT, Pôle emploi et des agences d'intérim », décrit-il. À la fin, « 90 % des agriculteurs partent avec un travail en intérim ».

M. LG

CONTACTS. Landry Marsaud, conseiller exploitation fragilisée au 04.71.50.37.54 ou 06.81.26.48.80 ou le numéro vert national : 0800.00.50.73.

Des « séjours-répit » pour souffler Solidarité paysans vient en aide



Les séjours peuvent avoir lieu dans le département ou ailleurs. (ILLUSTRATION F. LHERPINIÈRE)

■ Pour lutter contre les risques psychosociaux et l'épuisement professionnel en milieu agricole, la MSA a mis en place l'aide au répit.

Cette aide s'adresse à tous les agriculteurs, qu'ils soient exploitants agricoles, chefs d'exploitations ou d'entreprises agricoles, salariés... Tous ont droit de se rapprocher du service d'action sanitaire et social de la MSA pour exprimer son mal-être et demander de

l'aide. Après une évaluation sociale de la situation, un travailleur social propose un plan d'action personnalisé. À savoir la participation à des groupes de parole, des consultations psychologiques (cinq séances prises en charge), mais également des « séjours-répit ». « Il y a quatre-cinq dates par an, explique Landry Marsaud, conseiller exploitation fragilisée à la chambre d'agriculture, tra-

vailant en lien avec la MSA. En fonction de la situation, ils peuvent partir seul ou en famille. »

Pour les exploitants qui pourraient avoir besoin de cet air, l'aide au répit permet de bénéficier d'un financement pour se faire remplacer sur son exploitation. Tout est mis en place pour aller de l'avant. Pour aller mieux.

M. LG

■ Solidarité paysans existe depuis 2005 en Auvergne et 2010 en Haute-Loire. L'objectif de cette association nationale est de « tendre la main aux collègues agriculteurs et soutenir leurs pairs », explique Laure Gaillard, l'une des sept salariés en Auvergne.

En 2021, 22 agriculteurs ont été suivis par Solidarité paysans. Des accompagnements qui se mettent en place à une condition : « ce sont eux qui doivent appeler, pas leurs proches. On attend l'appel puis on explique, on rassure. »

« On prend le temps de comprendre »

Une fois l'appel passé, ils reçoivent tous la visite, au moins une fois, d'un binôme constitué d'un salarié et d'un bénévole (*le suivi est d'environ 2-3 ans, NDLR*). Des bénévoles issus du milieu agricole, actifs ou retraités. « On prend le temps de comprendre la problématique, on s'intéresse à l'humain, on écoute », décrit Serge Douix, ancien éleveur bio à la retraite.



Serge Douix et Laure Gaillard accompagnent des agriculteurs en difficultés avec Solidarité paysans.

Chaque cas est unique. « On les accompagne à la banque pour négocier un échéancier, pour l'ouverture d'un redressement judiciaire, pour ce qui est des questions juridiques, des problèmes de rentabilité économique, un décrochage administratif... » Les salariés et bénévoles prennent le temps. De comprendre et

d'aider. « On veut tenir l'humain debout », note Serge Douix. « Dans l'accompagnement, on réfléchit avec la personne, on ne fait pas à leur place. On tente de maintenir l'activité, mais pas à tout prix. »

M. LG

Contact. Solidarité paysans Haute-Loire au 04.73.14.36.10 ou speauv@gmail.com.